



Fiche d'accompagnement pédagogique

Les Yeux sans visage

De Georges Franju (France, N&B, 1960, 1h28)

Pour préparer la séance



Résumé du film

Des jeunes filles disparaissent, enlevées par un célèbre chirurgien qui se livre à des expériences de greffes faciales. Il cherche, en effet, à rendre un visage à sa fille Christiane, défigurée dans un grave accident. Mais chaque opération échoue et la police commence à s'interroger sur les disparitions successives. Avec Pierre Brasseur, Edith Scob, Alida Valli, Juliette Mayniel

Analyse de l'affiche d'origine

L'affiche représente une jeune fille vêtue de blanc représentant la pureté et l'innocence. Celle-ci est à terre tel une victime qui se laisse faire. En second plan, cette même jeune fille portant un masque. Malgré le titre « Les Yeux sans visage », seuls les yeux sont mis en valeur par la couleur, tout le reste étant rouge et sombre. Par ce regard lointain nous comprenons que cette jeune femme semble triste et perdue.

« La violence n'est pas le but. La violence est le moyen. »

Georges Franju



Georges Franju né en 1912, est passionné très tôt par le cinéma muet (Fritz Lang et F. W. Murnau). En 1934, il se lie d'amitié avec Henri Langlois, ils créent le *Cercle du cinéma*, qui diffuse des films rares, fondent une revue *Cinématographe* et créent, en 1936, *la Cinémathèque française*. En 1948, Franju réalise de nombreux courts-métrages et devient un grand documentariste français. Franju réalise *La Tête contre les murs* en 1959 et *Les Yeux sans visage* en 1960. Il est alors reconnu comme l'un des plus prometteurs des « jeunes » cinéastes français. Bien qu'admiré pour son goût du fantastique, sa capacité à balancer l'horreur par une singulière tendresse, Franju ne trouvera jamais la place qu'il mérite dans le cinéma. Il réalisera neuf longs métrages : parmi lesquels *Thérèse Desqueyroux* en 1962, *Judex* en 1963, ou *La Faute de l'abbé Mouret* en 1970. À partir de 1973, il travaille surtout pour la télévision. Il meurt en 1987.

1. « Peur sur les sixties »

Le cinéma d'horreur existe depuis les débuts mêmes du cinéma. C'est à dire depuis la création du cinéma muet. Comme tous les autres genres, il a connu des changements pour arriver au cinéma que nous connaissons aujourd'hui.

Dans les années 1960, le cinéma d'épouvante, jusqu'alors cantonné dans les petits circuits de distribution, franchit une étape décisive vers le grand public en remportant des succès.

Sous l'influence d'Hitchcock et d'autres réalisateurs, l'épouvante devient réaliste, tout en se mélangeant à d'autres genres, comme le thriller.

Le cinéma européen a joué un rôle fondamental dans cette révolution qui donna naissance au cinéma d'horreur moderne.

L'influence des grands maîtres du genre est d'ailleurs encore perceptible aujourd'hui. Cette rétrospective propose de découvrir huit magiciens européens de la peur à travers l'un de leurs meilleurs films.

2. Pistes de travail

• L'adaptation du roman de Jean Redon

Le roman

Les yeux sans visage est basé sur un roman de Jean Redon, adapté par lui-même, Boileau-Narcejac et Claude Sautet (qui est également assistant-réalisateur sur le film). **Jean Redon** est un écrivain français, scénariste et dialoguiste, essentiellement connu pour son unique roman *Les Yeux sans visage*, paru en 1959 dans la collection Angoisse des Editions du Fleuve noir. Jean Redon a été journaliste puis Directeur de la communication de la Warner Bros France.

Deux dialoguistes de renom Boilleau et Narcejac

Pierre Boileau et **Thomas Narcejac** (photo ci-dessous) ont écrit ensemble vingt-quatre romans dont dix environ ont été adaptés au cinéma, notamment par Henri-Georges Clouzot pour *Les Diaboliques* (1954), ou encore leur roman le plus célèbre *D'entre les morts*, que Hitchcock transforma en *Sueurs froides* (*Vertigo*, 1958). Ils ont été les premiers à privilégier, non plus le policier et l'assassin, mais la victime. Ils ont ainsi rompu avec l'ancien schéma narratif allant invariablement de la découverte du crime à l'arrestation ou à la mort du coupable. De son propre aveu, c'est cela qui plut à Franju.



L'adaptation de Georges Franju

Les producteurs des *Yeux sans visage* voulaient un *giallo* mais George Franju replace le film dans le mouvement auquel il est profondément lié : **le surréalisme**. *Les yeux sans visage* est une tragédie, celle d'une jeune femme qui attend un visage pour pouvoir retourner parmi les vivants, et celle d'un père prêt à tout pour mettre sa fille au monde une seconde fois. Edith Scob, sa comédienne fétiche, tient pour la première fois la vedette d'un de ses films en fille défigurée d'un savant fou, au côté d'un Pierre Brasseur qui tient là le rôle du policier.

• Le fantastique à la française : entre épouvante, réalité et poésie



Le cinéma fantastique est en genre dès l'âge primitif du cinéma. Au milieu du XVIIIe siècle, Etienne Roberston utilise une machine appelée « fantascope », sorte de lanterne magique. Les spectateurs y découvrent les premières images « fantasmagories » (illustration à gauche). Quelques années plus tard, les spectateurs seront effrayés en découvrant un film qui n'a pourtant rien de fantastique : *L'Arrivée d'un train en gare de la Ciotat* des frères lumières ou encore avec les films truqués de Georges Méliès.

Le cinéma fantastique à la française

Le Fantastique est un genre que l'on n'associe pas spontanément à la production cinématographique française. Contrairement au cinéma américain ou britannique qui ont très vite intégré des personnages "monstrueux", le cinéma français a préféré favoriser une esthétique poétique au travers d'êtres surnaturels. Les fantômes, les fées, les sorcières et les magiciens habitent l'écran de leur présence discrète, faisant ainsi parfois douter des frontières entre le rêve et la réalité. Souvent considéré comme l'unique film d'épouvante français, *Les Yeux sans visage* raconte une effroyable histoire de visages volés et greffés.

L'angoisse du réalisme

Pour Georges Franju, la peur ne relève pas de l'artifice mais d'un rapport plus profond au monde. Lui qui commença par filmer des abattoirs (*Le sang des bêtes*) et des gueules cassées (*Hôtel des Invalides*), voulait se confronter à ce qui l'impressionnait et l'angoissait. Il affirmait aussi que seul le réalisme l'intéressait et que son travail consistait à montrer la beauté de la réalité. Dans le film les scènes d'opérations sont à la fois réelles et angoissantes. Dans ses décors la morgue, le cimetière où l'on transbahute des cadavres dans le caveau de famille, la maison/manoir isolée dans la campagne, avec en sous-sol l'espace monstrueux (la salle d'opération dans la cave, telle une salle de torture dans une crypte gothique), et en haut le refuge de l'innocence martyrisée (la chambre de la victime sous le toit, au plus près du ciel, comme pour s'échapper vers un monde meilleur).



Le fantastique selon Franju

Georges Franju est souvent assimilé aux surréalistes. Mais si son œuvre peut s'en rapprocher par certains aspects, l'homme est avant tout un cinéaste libre et iconoclaste. Il flirte avec le surnaturel mais celui qui naît de la nature même du cinéma, cet art capable de déplacer les frontières de la perception. Ainsi, son attachement au noir et blanc est lié au pouvoir quasi alchimique qu'il accordait à la pellicule : en noir et blanc, la lumière et la matière passent dans une autre dimension. Il réalise le film sans l'habituel attirail de l'horreur : ni sang, ni cris, le docteur n'est pas fou et sa fille théâtralement masquée erre dans la maison, vêtue de féeriques robes moirées. Le quotidien se dérègle imperceptiblement, l'espace devient labyrinthique, les objets paraissent vivre, les voitures sont des personnages. Georges Franju crée un univers insolite où la peur rôde partout. Sous la fable d'épouvante, il est question d'autres choses. D'un père trop aimant, d'un ordre social étouffant. Et du cinéma lui-même, de son enfance, de sa capacité à terrifier, de ce qu'il fait des corps et des visages. Toutes les faces de Franju sont dans ces *Yeux sans visage*, le cinéphile archéologue, le révolté, le surréaliste... et surtout le poète, menant une méditation mélancolique sur le cinéma comme art du deuil.

• Le personnage masqué et son influence au cinéma



Le visage de la peur

Peu de films parlent comme *Les Yeux sans visage* de la peur, peu font aussi peur et peu la définissent avec une telle précision. Un grand principe commande la mise en scène de Franju : ce sont les mêmes visages qui ont et font peur, qui l'éprouvent et la communiquent à autrui. Ces visages, ce sont celui de Louise, sur qui dès le premier plan s'inscrit la peur, et qui bientôt fera peur en jetant un cadavre à l'eau ; celui d'Edna, l'étudiante suisse, dans les yeux de qui se lit la panique quand Genessier l'endort, et qui ensuite offre le terrible spectacle d'un visage qu'on s'apprête à décoller.

Le masque de Christiane

Dans le film : *Les yeux sans visage* ! Edith Scobb propose une toute nouvelle forme de jeu : derrière son masque neutre, elle parvient à transmettre les plus complexes des émotions. Haine, rancœur, envie : le masque neutre exprime tout, et c'est seulement à travers ces yeux que l'on connaîtra le personnage. Franju cantonne l'enquête policière au second plan et laisse légèrement filtrer l'humanité de ses personnages : la renaissance de Christiane est préfigurée par les lèvres de son masque qui s'animent d'infimes mouvements.

Le masque au cinéma

Du masque angoissant d'Anthony Hopkins dans le *Silence des Agneaux (photo2)* au légendaire masque de Michael Myers de la saga *Halloween (photo 1)*. Le cinéma a très souvent utilisé le masque pour cacher ses personnages : pour garder le mystère sur l'identité du personnage, lui permettre de se protéger, de cacher un visage monstrueux, de tuer sans être repéré.... De nombreux films se focalisent exclusivement sur le mystère d'un tueur caché derrière un masque, ce procédé permet aux spectateurs de s'immiscer dans le scénario et de mener une enquête en même temps afin de connaître cette identité secrète. Les masques arrivent à dégager à eux seul une aura malsaine et effrayante. Il peut s'inspirer d'œuvres d'art comme le masque de Ghostface dans *Scream* qui est la représentation du tableau *Le Cri* d'Edvard Munch, donnant ainsi un sentiment de perte et de folie. Il peut également représenter un animal comme dans *Phantom of the Paradise (photo 3)* de Brian de Palma et son tueur au masque d'oiseau. Élément mystérieux, il est ainsi le plus souvent employé dans le but de faire peur.

